

Passions militantes et rigueur historienne

de Karim Landais

Entretien avec Boris Fraenkel

(Café de la gare de Lyon, samedi 6 mars 2004)

Deux semaines avant sa mort, survenue le 23 avril 2006, j'avais appelé Boris Fraenkel pour lui demander l'autorisation de reproduire cette interview. Il m'avait dit en riant : «Dépêche-toi de me l'envoyer, avant que moi aussi je fasse comme Karim.» Je lui avais souhaité une «belle et longue vie» et il m'avait répondu : «C'est la pire des choses que tu puisses me souhaiter» car il se plaignait de perdre de plus en plus la mémoire et d'avoir des ennuis de santé. Boris Fraenkel a apporté quelques modifications de détail à ce texte, me l'a retourné par courrier, puis le lendemain ou deux jours plus tard il a décidé de quitter ce monde en se jetant dans la Seine, à 85 ans. (Y.C.)

Alors, est-ce qu'on parle, comme ouverture, de mes rapports avec Lambert ? Ou tu préfères une autre ouverture ?

Ça me va très bien.

Je suis arrivé à l'OCI à un moment, après la prise de pouvoir du général De Gaulle, où d'après Lambert : «*Dans la région parisienne, il n'y a plus qu'une demi-douzaine d'adhérents qui sont inactifs ; je suis le seul type actif de la région parisienne.* ». C'est-à-dire près du zéro absolu. J'ai ensuite appris que, à la concurrence, chez les trotskystes officiels, c'était la même chose. C'était la débandade totale après la prise de pouvoir du général. Pendant très longtemps, j'ai eu de très bons rapports avec Lambert. Jusqu'aujourd'hui je me pose la question : a-t-il joué la comédie, était-il comme il était en général, ou est-ce la défaite de facto qui l'a temporairement changé ? Je n'ai pas de réponses à cela.

Les bons rapports que tu avais avec lui, c'était à quel niveau ?

Personnel et politique. J'avais la liberté la plus totale. J'ai éduqué selon mes principes les gens que j'amenaient. Je n'étais pas obligé d'appliquer le GER [Groupe d'études révolutionnaires] traditionnel, etc.

Et ce n'était pas le cas de tout le monde ?

J'étais le seul ! Je faisais comme je voulais. Totalement indépendant.

Pour quelles raisons ? Est-ce qu'il t'a donné une justification ?

Je suppose qu'il [m']a donné ça parce que j'amenaient du monde et un petit peu d'argent à un moment tout à fait désespéré. Et une fois installé comme ça, ça continuait comme ça. J'avais probablement je dirais ça comme ça, à la limite de la rigolade - la liberté du fou. C'est lui qui m'a dit, après des mois ou des années : «*Il faut que tu adhères au Comité central* » Je m'en moquais. Je menais mon affaire mais à l'intérieur, parce que quand de Gaulle est arrivé au pouvoir, j'étais convaincu, de par mon éducation, etc., que la France allait vers une dictature militaro-policière. A ce moment-là, je pensais que je ne pouvais pas être inactif. J'ai passé beaucoup plus de temps en étant trotskyste hors de toute structure organisée qu'à l'intérieur d'une structure organisée. En Suisse par exemple, c'est antérieur : j'ai adhéré au trotskysme [aussi] de par moi-même. Je suis devenu trotskyste tout seul ! Personne ne m'a baratiné. Quand j'ai été chassé de Suisse par la police, j'étais en même temps exclu, mais je n'avais pas de divergences politiques avec la fraction suisse : je trouvais que le comportement de la direction n'était pas démocratique. Je posais des questions. Avec Lambert aussi, quand il y a eu la rupture, sur laquelle je reviendrai, entre Lambert et moi, je ne sais pas pourquoi. Je n'ai que des spéculations. D'après moi, à ce moment-là, il n'y avait pas de divergences politiques entre nous. Tu as entendu parler de Gérard Bloch ?

Oui.

Je pense, mais c'est une pure spéculation, que Gérard Bloch lui a posé la question : C'est lui ou moi. Il a préféré - il connaissait Gérard Bloch depuis longtemps, il a préféré Gérard Bloch. C'est la seule explication que j'aie. Parce qu'il n'y a pas eu de divergences, ni de bagarres, entre Lambert et moi.

A aucun moment ?

Jusqu'à la fin. Et on avait de très bons rapports personnels aussi. C'est pour ça, je répète (...) : a-t-il joué la comédie partiellement ou totalement avec moi ; ou était-il, au moins au démarrage, autre ; sous la puissance de la défaite presque totale, était-il devenu un autre ? Après il est revenu dans ce qu'il était : un être relativement fourbe, etc.

La relation que tu avais à l'organisation passait toujours par Pierre Lambert ?

Je faisais ce que je voulais.

Tu ne faisais pas partie d'une cellule ?

Oui, je faisais partie d'une cellule. Mais c'est tout.

Donc c'était plutôt formel.

Par exemple l'affaire Jospin : j'ai informé Lambert de Jospin, il était tout à fait d'accord : Jospin ne connaissait que moi, et ma femme. Pour le protéger : il était encore élève de l'ENA à ce moment-là. Donc jusqu'à aujourd'hui je ne sais pas pourquoi Lambert a rompu avec moi. Ça (...) ne [m'empêche pas de] dormir ! Mais c'est une question que je me pose. [Lambert] est très fort pour rouler les gens : est-ce qu'il a joué la comédie depuis le début avec moi ou, je le répète, sous le poids de la défaite, a-t-il été différent à un moment de sa vie ?

Et venant de Suisse, comment es-tu entré en contact avec les militants trotskystes en France ?

(...) J'étais contre le cours officiel de la Quatrième Internationale, contre Pablo, etc. Ici en France j'ai fait la connaissance d'un Indien de la plus haute caste, qui était trotskyste, mais trotskyste chez les autres [les partisans de Frank et Pablo]. On avait de très bons rapports personnels, on discutait, et quand il y a eu la prise de pouvoir du général de Gaulle je lui ai dit : « Je vais m'engager, il faut que je m'engage (...). » Il trouvait aussi que c'était bien que je m'allie aux lambertistes : du côté Lambert, pas du côté du truc officiel. Quoique lui suivait [?] la Quatrième Internationale. Est-ce que ça t'intéresse que je te dise deux mots sur Pablo ou tu t'en fous ?

Ça m'intéresse.

Bien. Quand je suis venu à Paris, expulsé de Suisse, je ne me rappelle plus comment j'ai fait la connaissance de Pablo : Pablo était charmant avec moi. Le groupe suisse était anti-pabliste, [Pablo] croyait pouvoir s'appuyer sur moi et des gens qui étaient autour de moi en Suisse, mais c'était au moment avec l'histoire avec Tito. J'ai refusé quoi que ce soit avec les trotskystes officiels parce que, pour moi, Tito était un Staline yougoslave. Tout l'enthousiasme, etc. Je te rappelle, parce que tu ne peux pas le savoir, que le numéro 1 [de la Quatrième Internationale]... le Belge officiel...

Ernest Mandel ?

Ernest Mandel ! Nous le connaissions. Ernest Mandel était capable d'écrire : « *Tito est un vilain stalinien* » et, quelques mots après, écrire « *La révolution mondiale a commencé en Yougoslavie* » sans mentionner l'autre article, alors ça c'était des manières dont j'avais horreur. Je connaissais Ernest Mandel personnellement. Quand je suis venu de Suisse pour assister à un congrès des trotskystes, je me rappelle très bien que Ernest Mandel et moi on s'est promenés vers la gare Montparnasse et il m'a dit : « *Nous deux, nous sommes quand même différents des camarades français. Aucune comparaison.* » Je ferme la

parenthèse. J'ai horreur d'Ernest Mandel à cause de ce comportement. Bien. Alors, donc, j'avais refusé [la proposition de Pablo]. Je ne savais pas certaines choses, par exemple : les Suisses envoyaient de temps en temps de l'argent aux Français mais le type - ou la type - ce qui apportait l'argent ne devait pas le donner à Lambert. Je ne savais pas ça. Et je ne savais pas que Lambert avait une réputation relativement fâcheuse. Mon autobiographie va sûrement paraître le 19 mars [*Révolutionnaire professionnel*, Editions Le Bord de l'eau, 2004] : à ce moment-là je révélerai certaines choses sur Lambert ; je m'étais engagé à ne pas les utiliser tant qu'il y avait la lutte fractionnelle, je n'ai jamais révélé ça. (...) Je ne sais pas si je suis resté abstrait pour toi ou concret pour toi, et maintenant c'est toi qui vas mener la discussion.

D'accord. Ce qui m'intéresse plus particulièrement, c'est le fonctionnement interne de l'organisation.

Des lambertistes quand j'y étais ?

Oui.

Il ne faut pas oublier que j'y étais avant 1968, et que (...) l'organisation a totalement changé puisqu'il y a eu un afflux de gens en 1968. Par contre, je prétends que je suis un des auteurs de mai 1968.

Et alors comment s'est déroulé ton processus d'adhésion à l'organisation, au courant «lambertiste» ?

Je t'ai expliqué : de Gaulle avait pris le pouvoir. Oui, comment ?

J'ai compris pourquoi tu l'avais fait, mais de manière plus précise comment s'est passé cet engagement.

Je n'ai aucun souvenir précis. Je pense que j'ai téléphoné à Lambert ou une histoire comme ça.

Alors après, tu as eu une discussion personnelle avec lui ? C'est lui qui t'as...

Ah tout de suite ! Il était autre, il n'était pas conforme à ce que je t'ai entendu [dire]. Et je te dis : beaucoup de choses très négatives que j'ai entendues après, je ne les savais pas.

Au niveau du fonctionnement, du rapport que lui-même instaurait avec les autres en réunion ? Vous vous voyiez peut-être dans d'autres cadres que tous les deux ?

Je t'ai rappelé qu'il m'a dit : « *Il faut absolument que tu adhères au Comité central.* » Bon, alors j'ai adhéré.

En quelle année as-tu adhéré, alors ?

Je ne me rappelle pas.

Tout de suite ?

Non, pas tout de suite. D'abord pour qu'il y ait le Comité central il fallait qu'il y ait un peu de monde. Quand je suis arrivé, en tout cas à Paris, je pense qu'en province c'était la même chose, je ne sais pas ce qui s'est passé à Nantes, etc., c'était l'écroulement quasiment total. Je suis venu avec plusieurs personnes. Il y avait une seule personne active sur Paris : Lambert. Je suis venu avec trois personnes plus ou moins actives.

Est-ce que tu sais comment fonctionnait le réseau à ce moment-là : cette douzaine de personnes ?

Non, je n'ai pas posé de questions particulières. Il me disait : « *Ils sont passifs* », alors, des trotskystes passifs ça ne m'intéressait pas.

A partir de quel moment l'organisation a-t-elle commencé à se remonter pour avoir un fonctionnement à peu près «normal» ?

Je ne me rappelle pas. Je ne peux pas te donner de dates. Moi j'amenais du monde et un peu d'argent, il y avait quelqu'un d'autre dont j'ai oublié le prénom qui amenait aussi du monde et, après, il y avait un peu de

monde. On ne peut pas le comparer à ce qui s'est passé après 1968 : 1968 je n'y étais plus, etc. En 1968 j'ai été aussi expulsé de France.

Ah oui ?

Oui.

Est-ce que tu as senti au fil des années une évolution de ta place au sein de l'organisation ? Jusqu'à la rupture, ça a toujours été la même ?

Ah la rupture a pris plusieurs mois quand même.

La rupture a pris plusieurs mois ?

Mais jusqu'à cette tentative de me chasser, les rapports étaient très bien, j'étais dans une cellule (. . .).

Tu étais dans une cellule ?

Avec l'historien du trotskysme, comment... Pierre Broué. Avec Rolande De Paepe. Probablement le nom de De Paepe ne te dit rien : elle est d'une famille, César De Paepe est dans toutes les histoires du socialisme du XIXe siècle.

Ah oui, je vois qui c'est.

Elle a été la seule personne qui, quand j'ai été expulsé de France, a immédiatement écrit une lettre à ma femme : [pour lui demander si] elle [pouvait] faire quelque chose. Tous les autres ont fait les morts, y compris Jospin : c'est quelque chose que je ne lui pardonnerai jamais. Je croyais en plus que nous avions des liens amicaux - ça c'est autre chose, bien.

Au niveau du fonctionnement en cellule, quand l'organisation a commencé à grossir : comment ça fonctionnait ?

En cellules....

Est-ce que tu as senti une différence vis-à-vis du fonctionnement en Suisse ?

En Suisse nous étions illégaux. Tandis qu'ici c'était légal. Moi j'étais toujours illégal, mais l'organisation était légale.

Au niveau de la définition de la ligne du parti, comment s'élaborait-elle : est-ce que tu y prenais part ?

Je ne prenais pas tout cela au sérieux. Je disais : (...) pour faire de la politique il faut du monde. Alors j'essayais de recruter, et il y avait des secteurs que je dominais, mais je les dominais à titre personnel. Mais les Ecoles normales de garçons de toute la région parisienne - à ce moment-là il y avait deux départements: Seine et Seine-Saint-Denis, il y avait donc deux écoles normales de garçons, à Auteuil pour Paris, et à Versailles pour la Seine-et-Oise ; j'étais le maître des deux écoles avec très peu de monde : à Auteuil par exemple, j'ouvre une fois *France-Soir*, qui était le grand journal : "Grève générale à l'Ecole normale de Versailles". Je travaillais avec deux garçons : ça suffisait pour encadrer. Quand mes garçons à Auteuil ont appris ça, ils ont déclenché, à mon grand effroi, une grève générale, probablement pour montrer qu'ils en avaient aussi. En face de l'école d'Auteuil, j'avais loué une chambre au septième étage, où je les baratainai, je les réunissais, mais où ils pouvaient amener leur petite amie, la nuit, à tour de rôle. J'ai toujours lié les histoires anti-sexuelles avec les choses politiques, etc. Je ne sais pas si tu as lu *L'Accumulation du capital* qui est gros comme ça, mais je te signale que Rosa Luxemburg a résumé tout ça dans *L'Anti-critique*, et dans *L'Anti-critique* il y a un passage où elle dit : « *Voilà de quoi il s'agit* » J'avais fait photocopier ça et les jeunes normaliens ont lu ça - quoique je me considérais pas comme luxembourgeois : je me considérais comme trotskyste. Et un deuxième endroit que j'ai maîtrisé, c'est l'Ecole normale d'éducation physique. Ça m'a pris trois ans : à la troisième année, j'étais le maître de l'Ecole.

Quels rapports tu avais avec ces jeunes militants ? C'est toi qui faisais leur formation, si l'organisation ne la prenait pas en charge ?

J'ai toujours lié des histoires culturelles, des histoires anticritiques, j'avais trois anti : anti-militaire, anti-religieux, antisexuel... anti- répression sexuelle. Je trouvais que le travail jeunes devait se faire autrement que le travail avec les adultes.

C'était tout à fait original par rapport à ce que...

J'avais la liberté totale, je faisais ce que je voulais. J'ai fait imprimer effectivement des choses de Reich par le type qui avait l'appareil technique, un ouvrier, qui n'était pas membre de l'organisation, mais mes méthodes lui ont plu et il m'a imprimé des choses de Reich que j'ai répandues. Ça jouait un rôle important : je me suis toujours servi de ça dans le travail avec les jeunes.

Et quel contact les jeunes que tu recrutais avaient avec l'organisation, et en particulier Lambert ? Ils n'en avaient aucun ?

[Un jour, avec] Jean-Marie Brohm, au cimetière de Montreuil où nous nous sommes promenés, je lui ai posé la question : Est-ce que tu veux adhérer, je n'ai probablement pas dit « *au groupe Lambert* », mais « *au groupe trotskyste* », par exemple. Et je n'ai pas proposé ça à tout le monde : je faisais seulement une minorité... Tu as entendu parler de Georges [Vigarello] ?

Non.

Ab bon, [Vigarello] a écrit plusieurs livres, il est très connu dans le domaine du sport... Il était de la même classe que Jean-Marie Brohm. Jean-Marie Brohm est devenu membre de l'organisation. Vigarello je trouvais qu'il n'était pas fait pour être membre d'un parti (...).

Quand tu estimais qu'ils n'étaient pas mûrs pour entrer dans une organisation, tu...

Non, je les traitais comme des sympathisants.

Donc tu leur proposais des actions en commun de manière épisodique ?

Oui, on se voyait, on discutait (...).

Et tu étais leur seul lien avec l'organisation ?

Le seul.

Ils n'ont jamais vu Lambert ?

Non. Jean-Marie Brohm a dû faire la connaissance de Lambert après.

Et pour parler de l'évolution de l'organisation...

J'étais à part. N'oublie pas que j'ai toujours fait les choses illégalement : je ne pouvais pas faire de la politique ouvertement Ça me mettait dans un carcan : je ne pouvais pas faire n'importe quoi. Toujours à l'intérieur d'un cadre strict. Je pense que (...) je suis, avec d'autres, pas tout seul naturellement, à l'origine de mai 1968, mais je ne pouvais pas m'en vanter parce que j'étais toujours... En 1968, je ne suis jamais allé dans la rue voir quoi que ce soit : je me suis toujours caché. Et j'ai quand même été attrapé, expulsé, etc.

Mais pour les congrès, comment ça se passait ? Il y avait des congrès plus ou moins réguliers, tous les ans ou tous les deux ans ?

(...) Il me semble que, de mon temps, il n'y avait pas de congrès. Je peux me tromper.

Il y avait quand même des rencontres nationales ?

Je ne me rappelle pas. Je me souviens seulement du Comité central (...), et des camps d'été.

Alors pour parler du Comité central, comment se déroulaient les réunions ? Tout était centré autour de Lambert ou bien c'était une discussion à égalité ?

Non, non. Lambert est extrêmement habile pour diriger les choses. Il y a un truc de Lambert que j'étais probablement le seul à avoir percé, qui me faisait rire mais je ne disais rien : quand il était en difficulté pour convaincre sur [un point]... on avait quelques ouvriers à Nantes - à Paris on n'avait quasiment pas d'ouvriers -, il citait Lénine : mais les citations de Lénine étaient inventées !... Je rigolais à l'intérieur : je n'ai jamais dit : "Ecoute Lambert, arrête", jamais. Je le laissais faire. Je trouvais qu'un groupe, enfin, à l'échelle historique, un groupuscule ne peut pas faire de l'histoire, alors il faut attendre... qu'on soit vraiment...

Comment se géraient la contradiction et le désaccord au sein du Comité central ?

Oh, il y avait des discussions. Je me rappelle (...) une fois les ouvriers, un ou deux ou trois, les ouvriers de Nantes qui étaient au Comité central n'étaient pas d'accord : [Lambert] a cité Lénine et les ouvriers se sont écrasés naturellement (...).

Il n'y avait personne qui avait une culture politique assez étendue ?

Gérard Bloch. Ah, Gérard Bloch qui jouait au maître à penser, etc. (...)... ça a commencé au dernier camp d'été, je ne voulais pas y participer, Lambert m'a vivement engagé à y aller et ce camp s'est très mal passé. J'ai ridiculisé Gérard Bloch. A partir de ce moment là, très peu de temps après, l'histoire de [mon] exclusion était mise en route. C'est pour ça que je suppose que Gérard Bloch a dû poser un ultimatum : "C'est lui ou moi."

Comment l'as-tu ridiculisé ? A propos d'un exposé qu'il faisait et qui était contraire à la réalité ?

Un exemple : Histoire et conscience de classe de Lukacs, tu l'as lu ?

Oui, je l'ai commencé.

Je te signale comment il faut le lire : il faut lire tous les petits essais à part, et l'essai central au milieu, à la fin. C'est tout à fait autre chose et c'est de loin plus difficile. Je me suis moqué de Gérard Bloch : ou il n'avait pas lu le Lukacs, ou il n'était pas lukacien. Pour moi c'était évident que (...) le marxisme passait par Lukacs [et son] *Histoire et conscience de classe*, je ne parle pas du Lukacs qui a capitulé devant Staline. Je me suis foutu de sa gueule et il a très mal pris ça.

De manière publique ?

Oui.

Et ces camps d'été, comment ça se passait ?

C'était quelque part à la campagne, je ne me rappelle plus.

C'était assez irrégulier aussi ?

Oh, chaque année je suppose, mais c'est la première fois que j'ai participé à un camp.

Tu n'y as participé qu'une fois ? Tu n'as jamais été sollicité auparavant ?

Non, je faisais très attention, je trouvais que c'était trop dangereux pour moi. Et je ne sais pas si auparavant il y avait des choses comme ça. Parce qu'on a quand même grandi un petit peu. Tu ne peux pas faire un camp d'été - je vais dire n'importe quoi - quand tu as une douzaine d'adhérents, ça n'a pas de sens.

Et tu dis que c'était juste avant que le processus d'exclusion s'entame ?

Oui.

C'était en quelle année, ça ? En 1967 ?

Il me semble que c'était en 1967. En tout cas, c'est sûrement avant 1968. Alors, il a convoqué une séance du Comité central – puisque j'étais membre du Comité central ; Lambert était très inventif, il trouvait que ce n'était pas ma cellule qui devait m'exclure, mais le Comité central. Alors, séance spéciale du Comité central pour m'exclure.

Le problème de ton exclusion a été posé tout de suite comme ça ?

Oui, après le camp, assez rapidement. Ça a duré une journée, le soir - Gérard Bloch était le trésorier de l'organisation, j'ai demandé à Bloch si l'argent - un petit héritage que j'avais donné à Lambert était entré dans les caisses de l'organisation et il a dit "Non." Lambert a levé immédiatement la séance et c'était terminé. Jusqu'à aujourd'hui je regrette que je n'ai pas foutu une paire de beignes à Lambert : ce sera le grand regret de ma vie. Ensuite il m'a fait exclure par la cellule. Euh, ce n'est pas allé jusqu'à l'exclusion : il y a eu une commission d'enquête, je suis venu à la commission d'enquête avec une lettre, j'ai jeté la lettre sur la table et je suis parti. J'ai démissionné. Formellement donc, je n'ai pas été exclu. J'ai démissionné. Mais le truc de l'exclusion était en route.

D'un point de vue officiel, ton exclusion se faisait à cause des écrits de Reich que tu avais fait publier ?

Je ne sais pas ce qu'on m'a reproché... je dois avouer que je me rappelle pas quelle était l'accusation officielle. Ah oui, que je mettais peut-être l'organisation en danger en publiant des œuvres de Reich malgré le refus de l'ayant droit... Maspéro, par exemple, a publié *La lutte sexuelle des jeunes*, sous ma pression. L'Américaine qui avait la main sur le fonds Wilhelm Reich a fait un procès, elle a gagné, etc. Ça a coûté de l'argent à Maspero, etc.

Concrètement, ça a été très rapide alors ?

C'est allé relativement vite, mais pas ultra vite.

Juste après le camp, quel a été l'état de tes relations avec Gérard Bloch ou avec Lambert ?

Avec Bloch je n'ai jamais eu de relations, on n'a pas échangé trois phrases. Tu veux répéter la question, que j'y réponde ?

Tu dis que tu n'avais pas beaucoup de relations avec Gérard Bloch : mais juste après le camp, après le fait que tu l'as un peu mis en difficulté publiquement.

Alors, on a dissous la cellule dans laquelle j'étais, dans laquelle il y avait aussi l'historien dont j'ai cité le nom tout à l'heure.

Pierre Broué ? Pierre Broué était donc dans ta cellule.

Oui. Je peux te dire ce qu'il a dit quand on a dissous la cellule, il a dit : "C'est la première fois que j'assiste à une cellule où de temps en temps on rigole." Il trouvait que j'étais totalement dingue, mais il devait avouer que j'avais une influence sur les jeunes... absolument inexplicable. C'est les deux choses qu'il a soutenues.

Tu n'avais pas de bonnes relations avec lui jusqu'alors ?

Si. C'était plutôt positif. (...)

Vous étiez beaucoup dans ta cellule ?

Rolande De Paepe, ma femme, moi, et un couple d'instituteurs à Drancy. L'homme de ce couple, c'est lui qui m'a dit : "J'étais en Bourgogne quelque part, il y avait un dîner, j'ai rencontré un jeune de l'ENA. Je pense que tu devrais t'occuper de lui."

C'est à partir de là que tu as pris contact avec [Lionel Jospin]...

C'est ça.

Tu dis donc que c'est toi qui définissais ta propre ligne et...

J'avais une liberté, il me semble, totale.

Et dans ta cellule, comment ça se passait ? Il y avait une élaboration collective, ou est-ce que tu étais responsable de la cellule ?

Non, je n'étais pas responsable de la cellule. Peut-être l'instituteur était responsable, mais j'étais un peu celui qui parlait le plus ou celui qui lançait des choses comme ça. Je t'ai rappelé que l'historien [Pierre Broué] a dit qu'on rigolait de temps en temps, alors je devais dire des choses pas toujours ultra-sérieuses.

Et les autres membres de la cellule, tu étais leur seul relais avec l'organisation ?

J'étais du type théoricien.

Donc leur action politique elle se définissait aussi par rapport à ce que toi tu faisais ?

Je faisais ce que je voulais et je devais, je suppose, raconter de temps en temps comment ça allait à l'ENSEP¹ ou des choses comme ça.

Mais les autres faisaient aussi ce qu'ils voulaient ?

Moui, enfin. Pierre Broué il faisait des choses théoriques, ou historiques plutôt, et l'instituteur et sa femme faisaient un peu de propagande autour d'eux. Voilà.

Et c'est surtout toi qui as fait l'essentiel du travail de recrutement ?

J'étais comme la tête théorique, pour autant que je me souviene. J'étais comme la tête théorique de la cellule. Je lançais un débat quand je trouvais qu'il y avait un problème ou quelque chose de réellement intéressant, sinon je me taisais.

Donc je suppose que tu avais su donner à ces militants une culture autre que celle que professait Lambert ou que celle que l'on professait ailleurs ?

Je ne sais pas comment ça se passait chez les autres.

Au moment de ton exclusion - ou de ta démission - quelle a été la réaction de ceux qui militaient dans ta cellule ?

La cellule avait été dissoute déjà avant, avant l'été.

Est-ce qu'ils ont repris le contact avec l'organisation ?

Lacondemine est resté dans l'organisation -l'instituteur s'appelait Lacondemine - lui et sa femme sont restés. Pierre Broué, tu sais. Broué avait de très mauvais rapports avec Lambert et ma femme a toujours essayé d'arranger un petit peu les choses. (...)

¹ Ecole normale supérieure de l'Education physique : forme les professeurs d'éducation physique du secondaire (Y.c.).

Tu as présenté ta démission dans une réunion du Comité central ou uniquement par lettre adressée à Lambert ?

La commission d'enquête, composée de trois personnes dont, je me souviens, l'historien Pierre Broué, un instituteur - très important dans l'organisation - de Lyon, et je ne me rappelle plus qui était la troisième personne : nous nous sommes réunis dans un café, j'avais préparé une lettre, on s'est assis, j'ai mis la lettre sur la table et je suis parti.

Et à partir de ce moment là ?

C'était terminé !

Ça s'est passé aussi facilement que ça ?

Je ne courais pas après les gens, j'ai eu tort : par exemple Jospin, je n'ai pas essayé de garder le contact. Si les gens ont rompu avec moi... d'abord c'était leur droit, ensuite je trouvais ça humainement inadmissible, mais je n'ai pas lutté. J'aurais eu un comportement aujourd'hui tout à fait différent. Parce que j'ai été exclu partout où j'ai... J'ai été exclu en Suisse, j'ai été exclu en France, j'ai été exclu de l'organisation pédagogique pour laquelle je travaillais, etc.

Et je suppose qu'avec les gens que tu as recrutés à l'Ecole normale ou avec les sympathisants avec lesquels tu traitais...

Alors j'ai perdu le contact avec Jean-Marie Brohm. Jean-Marie Brohm est resté dans l'OCI, il les a quittés quelques années après, et il a repris le contact avec moi. Mais on n'est plus aussi liés comme autrefois.

Parce que quand tu avais des discussions un peu plus théoriques avec eux tu devais leur présenter...

Je n'ai eu de discussions réellement théoriques avec personne. Je n'ai jamais trouvé des gens avec qui je pouvais discuter à l'intérieur de l'organisation réellement théoriquement. J'ai eu des discussions théoriques peut-être avec Denis Berger ou des choses comme ça, pas dans l'organisation.

Donc avec les gens que tu rencontrais c'était des discussions essentiellement pratiques : vous discutiez des problèmes du quotidien, de problèmes politiques ?

Je rencontrais très peu de gens, je faisais très attention. En dehors de ma cellule, je ne pense pas... et peut-être Lambert de temps en temps, je ne rencontrais personne.

Pour en revenir au problème du camp : le problème que tu as rencontré avec Gérard Bloch et la lettre que tu as remise à Lambert.

... que j'ai remise à la commission !

...à la commission. L'excuse officielle c'était donc les écrits de Reich que tu...

Oui, j'étais un danger public pour eux, etc. Il y avait une réunion interne de l'OCI à laquelle on ne m'avait pas convoqué mais j'ai appris ça après.

Le seul discours tenu est donc celui-ci ?

Un danger.

Tu devrais lire l'acte d'accusation...

C'est ce que j'aurais fait si tu ne m'avais pas répondu oui aussi rapidement ! Stéphane Just [a écrit] l'acte d'accusation, c'est un chef-d'œuvre d'humour... [...] Je le résume comme ça : je suis exclu parce que je suis le doigt du pape dans le pantalon du mouvement ouvrier. Je crois que c'est quelque chose comme ça qui est

marqué.

Tu crois que tes opinions sur la libération sexuelle ont aussi pesé sur la balance ?

Ah !

Parce que ce n'étaient pas des convictions que partageaient les gens du Comité central avec qui tu parlais.

On ne parlait jamais... ils parlaient de sexe comme parlent des gens au bistrot, de façon vulgaire : par exemple après les réunions on finissait la soirée dans un bistrot, j'avais horreur de ça. Mais Lambert m'a appelé " prussien " : il trouvait que j'étais prussien... je prends ça comme une chose positive.

Et lui-même essayait de se tenir au courant de ce que tu faisais de ton côté, même s'il te laissait ta liberté ?

La liberté la plus totale.

Il ne cherchait pas à savoir ce que tu faisais ?

Non. Une des femmes (...) m'a dit (...) : "Vous ne convenez pas humainement au matériel de Lambert" ; on avait de tout autres rapports humains - j'ai horreur qu'on se tape sur l'épaule, qu'on finisse les soirées au bistrot. Je trouvais ça dégradant.

Tu ne cherchais pas à savoir ce que faisait Lambert pour...

Non. Ça ne m'a jamais intéressé...

Ça ne t'a jamais intéressé.

Non. Je considérais que quand on est petit comme ça, on vit mais on ne s'imagine pas qu'on va changer la société avec si peu de monde : c'est ridicule.

Tu ne t'es jamais impliqué dans les tentatives de travailler au niveau international ?

Ah si, par exemple, la Guadeloupe, il y avait l'organisation illégale militaro-politique. J'étais chargé de garder le contact avec un type de cette organisation-là. Je l'ai revu régulièrement. Des choses comme ça, mais c'était un truc spécial.

C'est lui qui venait en France et vous vous voyiez à cette occasion ?

Il était fonctionnaire à Paris, il était clandestinement, appartenait à cela. Lambert a eu - je ne sais pas comment il a obtenu ce contact mais c'est moi qui le voyais.

Mais c'est Lambert qui t'a proposé ce travail-là ?

Oui.

(...) Tu ne participais pas au journal ?

Je suis inhibé du point de vue écriture. Il n'y avait pas de journal, il n'y avait qu'*Informations Ouvrières*, c'était une feuille recto verso, ce n'était pas un journal.

La Vérité ne paraissait pas ?

Non. Si elle paraissait, elle appartenait, je pense, à l'autre courant¹. [...]

Au niveau du Comité central, tu me racontais l'histoire de ce désaccord avec les ouvriers de Nantes : est-ce que ça fonctionnait toujours ainsi ? Lambert essayait d'imposer son point de vue ?

Toujours. Il parlait beaucoup et il tenait à obtenir la direction, etc. Ça devait se terminer comme il l'avait voulu. Moi ça m'était parfaitement égal puisque je regardais ça avec des yeux sceptiques. (...)

Personne n'essayait jamais de contester ?

Il y avait quelquefois [quelqu'un] qui n'était pas d'accord mais Lambert est très habile dans ce genre de trucs pour se débrouiller afin que finalement sa ligne ou ce qu'il dise... passe. (...)

Il n'y avait pas du tout de tendances dans le Comité central ?

Non, il me semble qu'il n'y avait pas de tendances.

Il n'y a jamais eu d'exclusions ?

De mon temps, jamais je n'ai vu une exclusion. Je trouvais ça vexant, oui, je trouvais ça vexant d'autant plus que je ne voyais pas de divergences. Quand il y a des divergences... et encore on peut se demander quand il y a des divergences est-ce qu'il faut s'exclure ? Il n'y avait pas de divergences entre Lambert et moi.

Donc pendant dix ans, grosso modo, vous êtes resté...

Pas dix ans, non non, 1958, fin 1958 j'entre, et je suis exclu ou en 1966 ou en 1967. Ça fait moins de 10 ans.

Et pendant cette période-là, jamais eu de désaccords, jamais...

Ah non : on était très copains. Alors jusqu'à aujourd'hui, je te l'ai dit, je me pose la question : est-ce que Lambert a joué la comédie devant moi ? Il en est capable ! Mais je n'exclus pas le fait que, sous [le poids de] la défaite générale il ait changé pendant quelques années. Il avait essayé peut-être d'être différent, d'être moins magouilleur, etc. Un exemple : on soutenait Messali Hadj, moi j'étais aussi d'accord. Au milieu du conflit, je n'étais plus d'accord : j'ai fait un texte théorique, que entre Messali Hadj et le FLN, il n'y avait pas de divergences de classe, de fond. Donc il n'y avait aucune raison de soutenir Messali Hadj. J'ai fait ça comme document intérieur, Lambert m'a dit : "Ecoute, ça peut amener une lutte fractionnelle : nous ne sommes pas assez forts pour supporter ça. On va mettre ton texte aux archives, si tu es d'accord." J'étais d'accord. Je trouvais que lui connaissait mieux l'organisation que moi : s'il pensait qu'il pouvait y avoir une lutte fractionnelle à cause de ça... Ça te montre donc qu'il y avait des rapports de confiance.

Il y avait un bulletin intérieur alors ?

... Aucun souvenir !

Il y avait juste des documents épisodiques... ?

... *Informations Ouvrières* paraissait régulièrement. C'est Lambert qui écrivait ça, ou dictait ça, ou quelque chose comme ça. Je connaissais aussi son fils, qui était un garçon assez sympathique ; je discutais, au moins au début, très souvent chez lui à la maison. Aussi quelquefois dans un café. Je le voyais de temps en temps.

Tu dis que tu avais des relations de sympathie avec Lambert...

¹ A un moment il y eut deux PCI et deux *La Vérité*, l'une publiée par les " frankistes ", l'autre par les " lambertistes ", mais il est difficile de deviner à quelle année Boris Fraenkel fait ici allusion (Y. C.).

Oui.

..., est-ce que c'était le cas pour tout le monde ? Est-ce que tu le voyais fonctionner...

Je le voyais fonctionner quand j'ai appartenu, à sa demande, au Comité central.

Et alors, comment ça se passait ?

Il manipulait habilement les gens qui étaient relativement incultes. C'est pour ça, cette fameuse histoire que je t'ai racontée, les fameuses fausses citations de Lénine.

Et tu l'as déjà vu être en désaccord soit avec Gérard Bloch, soit avec Pierre Broué ?

En désaccord profond, public, non. Je ne me rappelle pas.

Mais c'était lui qui orchestrait...

Il tirait les ficelles !

C'était flagrant, enfin toi tu... ?

Oui oui ! Lors de la scission - je ne savais pas que ce n'était pas lui le théoricien lors de la scission avec la Quatrième [Internationale] officielle¹ : j'ai appris après que c'était Favre-Bleibtreu qui avaient la tête, qui faisaient ça, je ne savais pas ça.

Tu avais des relations avec l'autre courant trotskyste ?

Alors... uniquement avec une personne... Michaël Löwy. Quand Michaël Löwy était tout jeune, je lui ai proposé de venir chez les lambertistes : il a refusé. Mais on se connaît depuis quarante ans à peu près : on a toujours gardé... un certain contact... et il a adhéré tout seul chez les autres. Mais ça ne l'a pas empêché de me voir une ou deux fois par an, quelque chose comme ça.

Tu dis que, quand tu as commencé à parler de ton adhésion au groupe Lambert, Lambert avait une réputation un peu fâcheuse ?

J'ignore si je savais qu'il avait une aura négative. Je ne sais pas. Je savais seulement que lui il avait raison par rapport à Pablo et aux autres : c'est ça qui m'a déterminé. Comme je t'ai dit, je pensais qu'on allait avoir une dictature militaro-policière [en France], et je trouvais, comme vieux trotskyste à ce moment-là, que je ne pouvais pas rester inactif. [...]

Pendant la période où tu étais au PCI-OCI, tu m'as dit que tu n'aimais pas du tout écrire.

Je suis inhibé... du point de vue écriture.

Tu n'as jamais été tenté d'avoir des écrits théoriques ?

J'ai écrit un petit peu, mais j'ai horreur d'écrire. J'ai fait traduire des choses par des gens : Jean-Marie Brohm, etc. Une seule fois une intervention comme ça m'a fait réellement plaisir : j'ai corrigé un texte de Rosa Luxemburg qui avait été traduit en français, mais très mal traduit.

Tu avais encore des relations avec les militants suisses ?

Quand je suis arrivé en France, Pablo m'a dit - ils m'avaient exclu - Pablo m'a dit : " S'il te faut de l'argent, tes anciens copains suisses t'enverront de l'argent." J'ai trouvé ça tout à fait comme il faut mais, stupide

¹ Boris Fraenkel fait allusion au Secrétariat international (SI) (qui deviendra le Secrétariat unifié, SU en 1963) et qui en 1952-53 regroupait la majorité des organisations trotskystes (Y.c.).

comme j'étais, j'ai craché [sur cet argent] naturellement. J'ai vécu dans des conditions matérielles horribles, mais stupidement je n'ai pas accepté d'argent de mes anciens copains... mais ils ont agi correctement.

C'était difficile en France, au niveau de la discrétion ?

J'ai vécu dans des conditions matérielles... épouvantables, pendant des années. [...] J'ai signé, en Suisse et en France, des papiers où je m'engageais à ne pas faire de politique. J'étais officiellement un Russe blanc. Je ne comprends pas jusqu'à aujourd'hui comment j'ai obtenu la naturalisation. [...]

Après ta démission de l'OCI, tu n'as jamais recherché à reprendre contact avec l'autre courant par exemple ?

Non. Je n'étais pas d'accord.

Tu n'as plus du tout milité dans une organisation politique ?

Je n'ai pas milité dans une organisation politique. J'ai fait des choses à propos de Reich, des choses comme ça.

Et avant ta mise à l'écart, de fait, tu ne faisais jamais de diffusion ? Ta seule activité consistait à rencontrer des gens ?

Je faisais très attention. Ce n'est pas moi qui diffusais des tracts ou des histoires comme ça. Sous cet angle-là j'étais très sérieux, puisque j'avais déjà été expulsé une fois : ça me suffisait.

Et vous en faisiez souvent, des tracts ? C'était vous qui les faisiez ?

Non, les seules choses que j'ai fait faire, c'était des trucs reichiens.

Et le groupe Lambert, il te faisait passer des tracts, pour que tu les fasses toi-même passer ?

Pour autant que je me souviens, je n'ai jamais – sauf *Informations Ouvrières* peut-être - j'ai jamais... je faisais la base... les deux milieux où je travaillais étaient des milieux de jeunes, donc j'étais convaincu que l'agitation et le travail dans un milieu jeune est différent d'un milieu d'adultes. Je t'ai dit mes "trois anti" : antimilitaire, anti-répression et anti... [répression sexuelle] et le GER que je faisais était un GER que j'avais composé...

Ah, tu faisais des GER ?

Oui. Pas avec tout le monde. Je baratainai les gens. Le GER je le faisais seulement avec des gens que je pensais - avec Jean-Marie Brohm par exemple - mais pas avec Vigarello... avec des gens que je pensais qu'ils pourraient... avec [Marc] Kravetz, j'ai commencé, mais on a très rapidement vu que ça ne convenait pas.

Comment ils s'organisaient, tes GER ? Parce que les GER de l'OCI étaient apparemment assez longs...

J'avais six conférences, six topos... standardisés, et je pensais que c'était le truc de base qu'il fallait présenter à des jeunes. Peut-être même à des moins jeunes. J'avais la liberté totale. Je dois avouer que j'ai essayé de reconstituer quels étaient les six titres : je n'ai pas réussi... j'ai oublié quels étaient les six sujets : mais je me rappelle qu'il y en avait six. Jospin est passé par un truc comme ça.

Quelles relations tu avais avec les gens que tu rencontrais ?

Si je les baratainai dans le style GER, ma préoccupation était : futurs militants du groupe Lambert. Mais j'avais au-delà de ça des contacts avec d'autres jeunes futurs enseignants, sur un plan amical et leur parlant de choses. Je t'ai raconté : j'avais loué la chambre pour qu'ils puissent coucher... entre autres. La première préoccupation était de faire le GER, ou une réunion politique dans la chambre. Mais le soir, à tour de rôle ils

pouvaient... - la répression sexuelle était de loin plus forte avant 1968 qu'aujourd'hui. J'ai toujours lié une chose avec l'autre. Je ne pense pas que je me sois vanté dans le milieu lambertiste d'avoir loué une chambre où les jeunes pouvaient coucher ensemble. Exceptionnellement je leur prêtais même... j'avais une chambre en ville où j'habitais : je leur laissais pour une nuit ma chambre à moi.

Avec Lambert tu n'as jamais eu de discussions sur Reich ?

Pour lui, toutes les choses du sexe étaient de la rigolade. Quelqu'un a dit - quelqu'un de très spirituel a dit... ça ne correspond pas à la réalité mais je te le raconte pour que tu rigoles : "Alors, si je comprends bien, m'a dit ce garçon-là, Lambert a couché avec toutes les femmes et toi tu as couché avec tous les hommes." Je n'ai pas couché avec tous les hommes... Lambert n'a pas couché avec toutes les femmes... [...]

Donc tu n'avais pas du tout de relation de maître à élève avec ces jeunes ?

J'étais extrêmement cultivé et d'une autre culture qu'un intellectuel français. J'étais un intellectuel allemand en dernière analyse, pas un intellectuel français.

Qu'est-ce que ça change, au niveau des rapports que tu peux établir ?

A titre personnel, ça change que des gens qui jouent un rôle intellectuel important en Allemagne, pour moi, je les suivais, je lisais leurs livres ou leurs journaux allemands, tandis que eux n'avaient jamais entendu parler de... Habermas ! Je suis allé à la NRF [Gallimard], chez le type qui avait la main sur les traductions allemandes - un Suisse -, mais je ne sais pas comment j'ai fait sa connaissance. Je vois chez lui les deux, Habermas, les œuvres principales de Habermas ; j'ai dit "Ah ! Vous allez enfin traduire Habermas en français ?", il me dit "Ça ? Prenez les deux livres ! Jamais on ne publiera ça. C'est incompréhensible." L'attitude typiquement française !

C'est aussi généralisé que ça ?

Oui !

Et pour remonter plus avant, comment tu as fait connaissance avec le trotskysme ?

J'étais dans un camp de travail sioniste en Suisse. C'était la fin de la guerre. J'étais leur élu, j'étais au [Habonim] et pas à l'Hashomer Hatzair. (...) A Dantzig, il n'y avait pas [les gens de] l'Hashomer Hatzair, il n'y avait que le Habonim. Ils m'ont élu comme leur porte-parole.

C'était une organisation communiste aussi ? Sioniste de gauche ?

L'Hashomer Hatzair était sioniste d'extrême gauche autrefois, et le Habonim était l'organisation de jeunesse de la Koalizion - le parti ouvrier sioniste. Koalizion veut dire "ouvrier de Sion". Ils m'ont élu responsable. (...) Et je dis, dans ce camp de travail sioniste, à ce moment-là, « *Si la révolution commence en Allemagne je ne vais pas en Israël, je retourne en Allemagne.* » (...) [Je suis allé] à Bâle, je suis passé par Zürich. A Zürich il y avait une institution de bienfaisance qui s'occupait des gens et je connaissais une des personnes qui avait joué un rôle important dans le SAP, Parti ouvrier socialiste, une scission à l'intérieur de la social-démocratie en 1932 ; je lui ai dit : « *Je voudrais rencontrer des trotskystes.* » [...]

Tu avais déjà un regard critique sur l'URSS alors ? [...]

J'étais austro-marxiste, donc critique par rapport au bolchévisme. Mais à la fin de la guerre je me suis dit : « *ça va se passer comme en Russie* » donc Trotsky et Lénine ont raison. Ce n'est pas les austromarxistes qui feront la révolution. Il m'a donné une adresse : un patricien à Bâle, un patricien qui était le neveu du ministre de la Police. Je me suis présenté auprès de lui - il n'était pas très sûr que je n'étais pas un espion ou quelque chose comme ça ; il a demandé à quelqu'un d'origine allemande de m'interroger. Après ils ont cru que j'étais devenu effectivement trotskyste. Et j'ai adhéré - les trotskystes étaient illégaux.

C'est là que tu as commencé à participer aux activités du groupe.

...Oui. Je suis devenu membre, etc. Puis j'ai baratiné les jeunes ouvriers : j'ai eu une activité, une double activité politico-quelque chose à Bâle, réellement en direction des jeunes ouvriers, ce qui n'était pas le cas en France [par la suite]. Et en direction des étudiants de l'université de Bâle. J'ai refondé le bulletin socialiste et un seul fait est intéressant : Bertholt Brecht était connu seulement comme théâtré, comme metteur en scène, etc., pas comme théoricien, comme après - il avait écrit un truc théorique, il nous a envoyé ça... pas à moi directement puisque je me cachais : il y avait quelqu'un de Zürich qui dirigeait ça. On a négocié et j'ai publié dans mon bulletin pour la première fois une chose théorique de Bertholt Brecht. Je connaissais un poète allemand, d'après moi qui était très important : on a publié une histoire surréaliste dans le bulletin, etc. Mais j'ai eu une éducation de prince à Bâle. Trois à quatre personnes se sont occupées de moi : de très grandes personnalités qui se sont occupées de moi de façon absolument extraordinaire. C'est la base de mon être intellectuel.

C'est parce qu'ils te reconnaissaient un statut particulier ou parce qu'ils n'avaient pas beaucoup d'adhérents ?

J'ai du être naïvement brillant.

Brillant sans le savoir, c'est ça que tu veux dire ?

Oui, c'est ça. Mais posant des questions, tout le temps des questions de fond, etc., ne les laissant pas... Quand je voyais que quelqu'un était quelqu'un d'extraordinaire, j'essayais de le fréquenter, de lui poser interminablement des questions : mon éducation est une éducation verbale, pas une éducation par la lecture. Je suis tombé sur des gens extraordinaires, y compris dans le domaine de l'art. Tu sais, c'est l'un de mes trois dadas. Heureusement je me suis maintenu parce que l'intérêt politique était l'intérêt numéro 1 de ma vie mais pas l'intérêt exclusif : je m'intéresse presque autant à l'éducation et je m'intéresse à l'art. Tu as entendu parler de Sonia Delaunay ?

Non.

Robert Delaunay non plus naturellement. C'est les débuts de l'art abstrait en France. J'ai été secrétaire de Sonia Delaunay, entre autres. [...] Avec l'âge j'ai perdu un tout petit peu le sentiment du déroulement du temps : je ne peux plus répondre de façon précise à des questions comme ça. [...]

Après ton départ de l'OCI, tu as continué à t'intéresser à ce qu'ils faisaient ? Tu suivais un peu ?

Oui, (...) jusqu'en mai 1968 c'était quand même une mini-secte. C'est pour ça que j'ai regardé toutes ces choses-là avec le sourire. Parce que, pour faire quelque chose de réel en politique, il faut représenter quelque chose. Ce n'est pas trois personnes qui jouent, qui peuvent être un facteur. Je voulais préparer, je pensais à l'avenir : et à ma façon j'ai démontré ce que jamais en France les trotskystes ont réussi : j'ai contrôlé des secteurs, si petits soient-ils, mais j'ai contrôlé effectivement quelque chose, au lieu de faire du bavardage. Les deux Ecoles normales de la région parisienne c'était vraiment quelque chose, l'Ecole normale d'éducation physique c'était vraiment quelque chose ; dans le syndicat des professeurs de gymnastique, ils ont chassé, à la suite de cela, le numéro 1 qui les a terrorisés pendant des années, etc. Mais ils étaient trop faibles pour prendre le pouvoir. Ce sont les staliniens qui ont hérité du syndicat des profs de gym. Depuis lors ils l'ont.

Et après 1968 c'est juste la taille qui a changé, alors ?

Oui. Mais j'ai appris ça après. Ils ont joué un rôle réel à travers l'organisation estudiantine, etc.

Le développement de l'OCI, puis du Parti communiste internationaliste après 1968, ça ne t'a jamais intéressé ?

D'abord je suis resté treize mois en résidence forcée.

Oui, c'est vrai.

(...) [J'ai toujours essayé] d'être réellement efficace, pas simplement de baratiner dans le secret quelques

personnes. Je t'ai raconté les épisodes avec les écoles normales hommes, garçons, de Paris et des environs. (...) Je ne t'ai pas parlé du tout de l'Ecole Emancipée, qui a aussi joué un certain rôle... ah oui : quand j'ai rompu avec le lambertisme, j'ai continué à militer dans l'Ecole Emancipée - j'ai protégé l'Ecole Emancipée de la mainmise des lambertistes. Je les ai forcés à s'en aller. Ils sont entrés dans Force Ouvrière. Ils n'ont pas mis la main sur l'Ecole Emancipée. Les syndicats d'enseignants sont les seuls syndicats français dans lesquels il y a des votes selon des idées. Tous les autres syndicats ne connaissent pas ça : ce sont des syndicats monocordes, c'est-à-dire en dernière analyse non démocratiques. [...]